

des raisonnements. Pour les humains, l'expérience naît de la mémoire : en effet, les souvenirs nombreux du même objet [981a] valent à la fin une seule expérience. Et même l'expérience paraît presque semblable à la science et à l'art ; pour les humains, la science et l'art résultent de l'expérience, car l'expérience a produit l'art, comme le dit Polos¹, [5] l'inexpérience le hasard. L'art naît lorsque, de nombreuses notions d'expérience, résulte une seule conception universelle à propos des cas semblables. En effet, concevoir que, pour Callias² atteint de telle maladie, tel remède est bon, puis pour Socrate, et pour beaucoup de gens dans le même état, pris un par un, cela relève de l'expérience ; [10] mais concevoir que tel remède est utile à tous ceux qui sont tels, définis selon une seule forme, et malades de telle maladie, par exemple les phlegmatiques ou les bilieux qui ont la fièvre du *causos*³, cela relève de l'art. Donc du point de vue de l'action, on est d'avis que l'expérience ne diffère en rien de l'art, et même les gens d'expérience réussissent mieux que ceux qui [15] possèdent une définition⁴ sans l'expérience. La cause en est que l'expérience est connaissance des singuliers, l'art, des universels ; or les actions et les générations concernent toutes le singulier, car celui qui soigne ne guérit pas l'humain, sauf par coïncidence, mais Callias ou

1. Sophiste, disciple de Gorgias, que Platon met en scène dans son *Gorgias*.

2. Callias, riche aristocrate athénien, contemporain de Socrate.

3. Les phlegmatiques et les bilieux sont les deux principaux « tempéraments ». Le *causos* est une maladie aiguë bien connue de la médecine hippocratique : elle était caractérisée par une forte fièvre et une déshydratation intense. Cette maladie attaque de préférence les bilieux, mais aussi les phlegmatiques (Hippocrate, *Maladies I*, c. 29, éd. Littre, VI, 199).

4. On traduit ici *logos* par « définition », car ce *logos* reprend ce qui était décrit en 981a 10 comme défini selon une forme unique ; le *logos* est donc ici celui de la définition.

Socrate ou quelque autre [20] de ceux à qui l'on donne un nom de cette manière, et qui se trouve être un humain¹. Donc quiconque possède la définition sans l'expérience et acquiert la connaissance de l'universel, mais ignore le singulier contenu dans l'universel, se trompera souvent de traitement, car ce que l'on soigne est le singulier.

La sagesse est science des causes

Mais nous pensons pourtant que, du moins, savoir et comprendre [25] appartiennent plus à l'art qu'à l'expérience, et nous concevons que les hommes de l'art sont plus sages que les hommes d'expérience, dans la pensée que, chez tous, la sagesse accompagne plutôt le savoir, et cela parce que les uns savent la cause, les autres non. Car les gens d'expérience savent le fait, mais ignorent le pourquoi, tandis que les autres acquièrent la connaissance du pourquoi, [30] c'est-à-dire de la cause. Pour cette raison aussi, nous jugeons que ceux qui dirigent ont, en chaque domaine, plus de valeur et plus de savoir que ceux qui exécutent et [981b] qu'ils sont plus sages parce qu'ils savent les causes de ce qu'ils produisent ; quant aux <exécutants>, ils produisent comme certains êtres inanimés aussi produisent, sans savoir ce qu'ils produisent, de même que le feu brûle ; donc les êtres inanimés produisent chacun de ces effets par une certaine nature tandis que les exécutants le font [5] par habitude. Et <nous jugeons ainsi> dans la pensée

1. On peut trouver étrange que le rapport entre un individu et l'espèce à laquelle il appartient soit décrit comme un rapport de coïncidence. Ross rapproche ce passage de M 10, 1087a 19. De fait, le rapport entre le singulier et l'universel est décrit, dans les deux passages, comme un rapport de coïncidence. La difficulté de la question est développée en M 10. On se souviendra que Z 13, 1038b 8 expose que l'universel n'est pas *ousia*.